

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Daniel Gagnon — Tout raconter en peu de mots

Jacques Bélisle



Number 8, Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2735ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this document

Bélisle, J. (1986). Daniel Gagnon — Tout raconter en peu de mots. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (8), 3–7.

Daniel Gagnon

Tout raconter  
en peu de mots



*Né à Giffard en banlieue de Québec le 7 mai 1946, Daniel Gagnon passe son enfance à Magog dans les Cantons de l'Est. Il obtient une licence en Lettres de l'Université de Montréal en 1970. Après avoir fait paraître depuis 1972 quatre romans, Daniel Gagnon publie son premier*

recueil de nouvelles le Pêril amoureux (VLB 1986). «Je crée une vraie soif de lire et j'ai celle de dire, d'en finir, de tout raconter en peu de mots», dit-il.

**Jacques Bélisle**

J.B.— *Daniel Gagnon, vous avez publié depuis 1972 quatre romans. Vous venez de publier chez VLB Editeur un recueil de nouvelles, le Pêril amoureux, dont l'écriture s'échelonne sur un certain nombre d'années. L'écriture de la nouvelle parallèlement à celle du roman ne pose-t-elle pour vous aucun problème?*

D.G.— Quand je commence un roman, je rêve d'écrire une longue histoire passionnante, mais j'ai si peu de souffle que je crains à tout moment de devoir abandonner. Je me demande à chaque fois ce que je fais dans ce métier. Alors j'avance dans le récit avec prudence et appréhension, je marche comme le raquetteur dans la forêt des mots et la neige est si abondante qu'à tout moment mes pas risquent de s'enfoncer; il y a les étangs et les rivières; soudain la croûte défonce et je me retrouve après huit, quatorze ou trente et une pages, tout à coup avec un seul mot à écrire, le mot FIN, surpris de constater que mon voyage est terminé. Pourquoi écrire tout un roman quand neuf pages suffisent, pourquoi se rendre à Rome si Gaspé suffit? Un lièvre n'est pas un chevreuil, mais cela fait toujours plaisir au chasseur d'en lever un à la brunante et de le toucher. Raymond Fafard, réalisateur à Radio-Canada, est responsable de la naissance de plusieurs de mes nouvelles; je pouvais, une fois par année, être payé environ cinq cents dollars pour une nouvelle ou deux (pour une demi-heure de lecture à la radio) qu'il acceptait presque toujours inconditionnellement; pendant mes sept années de silence, il fut mon seul éditeur. Encore aujourd'hui, aucun de mes romans ne m'a rapporté autant, sauf *la Fille à marier* qui a été plus long à écrire.

Donc, j'aurais eu tendance à n'écrire que des romans, mais l'amour de la chasse aux lièvres et le mécénat de Raymond Fafard m'ont fait écrire des nouvelles.

J.B.— *L'écriture de la nouvelle suppose-t-elle pour vous des contraintes précises ou des dispositions particulières par rapport à celle du roman?*

D.G.— Il arrive que les nouvelles soient des copeaux d'or tombés de la table du sculpteur; il les reprend d'un coup de pouce par-ci par-là et hop! voilà un petit trésor tout frais, comme savent en faire les peintres dans un moment d'inattention, pensifs et détendus, quand ils essuient avec art et abandon leurs pinceaux à la fin de leur séance de travail. Ou parfois, je cours essoufflé dans mon texte, j'y vais à bras raccourcis, j'écris la fin avant le commencement; je n'attends pas, je veux donner toute l'histoire en un seul temps et tout se déroule activement; je crée une vraie soif de lire et j'ai celle de dire, d'en finir, de tout raconter en peu de mots, pressé non par le temps, car il n'y en a plus, mais excité dans ma retenue qui n'en peut plus, tendu à l'extrême vers la fin que je cherche, que le lecteur attend peut-être avec moi passionnément.

J.B.— *Où vont vos préférences?*

D.G.— Je préfère écrire des nouvelles, mais cela ne m'est pas toujours donné, car c'est une grâce. Le roman est plus confortable, il est un long train de passion où on se laisse aller à ses émotions; bien sûr, il y a toutes sortes d'épisodes dans le cours du voyage, et même certains chapitres peuvent ressembler à de petites nouvelles. La nouvelle est fulgurante et aérienne, elle ne s'appuie sur rien; elle est toute souveraine.

J.B.— *Si l'on voulait caractériser rapidement votre écriture (mais elle n'est pas que cela), il me semble que l'on pour-*

*rait parler d'une écriture érotique «fantasmatique». Le Péril amoureux manifeste peut-être plus encore que vos recueils antérieurs ce type d'imagerie. Pourriez-vous nous parler un peu de cette caractéristique de votre écriture?*

D.G.— C'est un honneur pour moi de répondre à vos questions. Je vous remercie de votre généreux commentaire sur mon écriture. À Magog, quand j'avais onze ans, il y avait Loulou, la vraie Loulou qui m'a inspiré mon roman *Loulou*; elle était une légende vivante, une femme de quarante-cinq ans, pauvre et marginale; elle faisait de l'auto-stop sur le chemin de Montréal, en face du lac Memphrémagog, dans le but de se rendre quatre kilomètres plus loin à l'hôtel des Quatre-Fourches où elle devait, avais-je entendu raconter, se rentrer des grosses bouteilles de bière dans le vagin, montée sur les tables, cela pour avoir droit de se saouler en compagnie des hommes. Plus vieux, j'ai fait la gageure de faire revivre cette femme émouvante telle quelle, dans son langage, et de la rendre grandiose, plus noble encore que toutes les madames pincées de la ville. Je lui ai donné la vie pour qu'elle souffle sur nos moeurs hypocrites, comme sur des châteaux de cartes. Elle devenait amour. Dans mon recueil de nouvelles, *le Péril amoureux*, les personnages dévoilent leurs perversions et ils les jouent; ils se libèrent; leurs phantasmes sont le tremplin de leur imagination; ils deviennent tout amour. Ils ne sont pas là pour eux-mêmes, ils vivent pour les autres: le pompier cherche sa noyée, le dentiste son avaleuse d'épée. Ils luttent fièrement, avec courage et conviction. Ils ne cherchent pas la volupté pour elle-même. Ils savent tirer parti des occasions dangereuses où ils se trouvent. Ils ont décidé, dans chaque nouvelle, de mourir d'amour. Ou de tuer par amour. Ils ne craignent pas la mort. Ils ont la force de caractère de Loulou. Ils cherchent la vraie richesse. Leur expression trouve plus de force dans la nouvelle que dans le roman. La nouvelle leur permet de lancer un cri aigu et déchirant, qui serait certainement insoutenable dans le trop ample registre d'un roman.

J.B.— *Est-ce que Daniel Gagnon a des projets arrêtés d'écriture... ou d'écrivain?*

D.G.— Chose étrange, on ne devient écrivain qu'après l'avoir été. Mon plus cher projet serait pourtant de cesser d'écrire; mais souhaiter en arriver à la fin de l'écriture c'est aussi fou que d'espérer boire la mer du golfe Saint-Laurent. À Forillon, où j'étais campé cet été avec Marie et Louis, deux ans et demi (Alexis, treize ans et demi, était avec sa mère en Ontario), les vagues répétaient inlassablement de mille manières la même phrase. Les plus grosses, les plus ondulantes, les plus harmonieuses nous donnaient de la joie. Mais nous ne les jugions pas. Les écritures et les écrivains se suivent, ourlant à chacun son tour une houle ronde ou pointue qui inévitablement se casse sur la grève caillouteuse. Arrêter d'écrire, c'est souhaiter mourir. Ma vie est dans l'écriture. Je ne sais pas si je peux écrire quelque chose ici en Amérique; je ne possède pas assez ma langue; j'ai essayé d'écrire en anglais, mais cela ne m'a pas complètement satisfait. J'envie ceux qui possèdent leur langue, moi qui ai besoin du dictionnaire, moi qui suis une bête du dictionnaire et qui travaille sur une langue morte. Mes prochains livres sont des romans très copiés du dictionnaire. L'écriture de mon prochain roman est une longue plainte dans le vent et cette plainte ne peut pas trouver sa forme dans la nouvelle. Cet automne, je publie ce roman intitulé: *Mon mari le Docteur*. C'est l'histoire d'une femme enfermée dans un asile qui écrit sa défense et qui plaide sa propre cause.

### **Bibliographie**

*Surtout à cause des viandes*, roman, Montréal, CLF, 1972

*Loulou*, roman, Montréal, CLF, 1976

*King Wellington*, roman, Pierre Tisseyre, 1978

*La Fille à marier*, roman, Leméac, 1985

*Le Péril amoureux*, nouvelles, VLB, 1986

*Mon mari le Docteur*, roman, Leméac, 1986